

TROIS CONTRIBUTIONS SUR ZIGUINCHOR ET SEDHIOU TIREES DU NET. - *biblioserere.com* demande l'indulgence des auteurs et de chacune des Rédactions.

CONTRIBUTION 1) : ZIGUINCHOR, AU FIL DE L'HISTOIRE

Immersion dans la Casamance naturelle

Mamadou Lamine Diatta | Publication 08/09/2015

L'histoire de Ziguinchor, une localité découverte par les Portugais en 1645, se confond avec ce petit hameau occupé en premier lieu par des Baïnouns appartenant à la tribu des Iziguichos. Dès 1886, la France procède à un échange avec les Portugais pour occuper ce comptoir florissant, terre d'un cosmopolitisme impressionnant et d'un brassage ethnique unique dans son genre.

Ziguinchor est assurément une ville chargée d'histoire. Capitale de l'actuelle région du même nom, elle a attiré très tôt l'attention de bon nombre d'historiens français, portugais et d'anthropologues, sans oublier l'apport de la tradition orale. L'historienne française Jacqueline Trinquaz s'accorde d'ailleurs à révéler de prime abord que Ziguinchor était avant tout un petit hameau baïnouk qui était localisé dans l'actuel quartier historique de Boudody, sur les berges du fleuve Casamance, en centre-ville.

Le nom de la ville viendrait donc de la dénomination de cette communauté autochtone appartenant à la tribu des iziguichors. Même si d'autres hypothèses subsistent, comme celle qui estime que le nom de la cité vient d'une appellation portugaise : « *sinta bou tchora* » qui signifie littéralement « assieds-toi et pleure ».

Pour l'historien Nouha Cissé, ex-proviseur du Lycée Djignabo, le nom du sous-groupe baïnouk est plus plausible que les autres versions. Dès 1645, ce petit hameau va susciter un intérêt grandissant chez les Portugais qui sont charmés par sa position géographique. Il s'agit ainsi d'une zone carrefour située entre les comptoirs portugais de la Guinée-Bissau et le fleuve Gambie.

Une position jugée idéale par les Portugais qui commencent ainsi à y développer leurs activités commerciales. Ils s'y installent progressivement et contrôlent une enclave importante localisée entre les villages traditionnels de Brin et d'Adéane.

C'est cette bande de terre qu'on appelait à l'époque l'enclave portugaise de Ziguinchor, longue de près de 40 km. Détail important, souligne l'historien, malgré

les efforts importants fournis par les négociants portugais, la métropole lusophone (Lisbonne) n'avait jamais accordé un intérêt particulier à l'enclave tout simplement parce que le Portugal commençait à devenir une puissance européenne en déclin au profit de la France, de l'Angleterre ou des Pays-Bas.

En revanche, les Français étaient déjà présents sur les côtes sénégalaises, notamment à Saint-Louis, Dakar et Rufisque. Ils prennent pied en Casamance au 19^{ème} siècle (1820), particulièrement à Carabane, dans l'embouchure du fleuve Casamance, avec la ferme ambition de pénétrer à l'intérieur. C'est ainsi que, dès 1838, les Français enjambent Carabane pour s'installer à sédhiou, un important comptoir commercial à l'époque.

La conférence de Berlin (1885) qui a consacré le partage de l'Afrique a été l'occasion saisie par la France pour s'approcher du Portugal afin de procéder à un échange leur permettant de s'approprier l'enclave de Ziguinchor. La transaction se fait avec succès en 1886 entre les deux puissances du vieux continent. Ziguinchor tombe alors dans le giron français en vertu des accords signés entre les deux pays.

Pour leur part, les Portugais héritent d'un territoire français situé aux confins de la Guinée-Conackry. Les Français ne perdent pas de temps pour donner à la ville un éclat particulier. En 1907, ils procèdent officiellement au transfert de la capitale casamançaise de Sédhiou à Ziguinchor. Cependant, il faut préciser que l'administration coloniale hexagonale a été précédée sur les lieux par les maisons de commerce comme Maurel et Prom, Cfao ou Peyrissac.

Le quartier Escale de la ville a d'ailleurs été fondé par les commerçants français selon des témoignages concordants recueillis auprès des sages de la cité. Ces négociants français basés en Casamance étaient très puissants. Lors de la tournée du gouverneur Van Vollenhoven effectuée, en 1922, à Ziguinchor, des membres de la chambre de commerce de la capitale du sud avaient déjà revendiqué l'autonomie budgétaire de la Casamance au motif que les fortes sommes que la région donnait à la colonie du Sénégal étaient supérieures au montant des investissements consentis à l'époque.

D'ailleurs, les archives expliquent que la chambre de commerce de Ziguinchor est l'une des premières du Sénégal. L'implantation du port de Ziguinchor était une exigence des commerçants français. Construite en 1954, l'infrastructure a été gérée par les commerçants à travers une concession accordée par la colonie. En revanche, l'église a été installée par les Portugais. C'est la raison pour laquelle tout le rituel et le cérémonial étaient d'abord faits dans cette langue. C'est bien après cet épisode que les Français ont contrôlé le clergé.

MIGRANTS WOLOFS, DIOLAS, MANDINGUES, PEULHS...

L'arrivée des Français va davantage conforter le statut de Ziguinchor comme ville-carrefour. La vente des produits venant de Carabane et de l'arrière-pays va lui donner un rôle de cité d'éclatement et de redistribution des marchandises. L'activité portuaire, de plus en plus importante, attire de la main d'œuvre. L'historien et anthropologue Yaya Mané souligne qu'en venant à Ziguinchor, les Français ont amené avec eux leurs employés wolofs.

Autrement dit, l'implantation wolof en Casamance est très ancienne. Ces populations sont présentes dans la zone depuis les années 1890. L'anthropologue rappelle d'ailleurs que les Wolofs étaient déjà établis à Carabane, Loudia-Wolof, Diakène-Wolof... une fois à Ziguinchor, les Wolofs ont d'abord habité le quartier Escale, puis ils ont grandement participé au désengorgement de la ville avec la création du quartier de Santhiaba, dont le nom originel est Lambinville, du nom de Lambin, le Français qui a procédé au premier lotissement indigène de la cité. Le quartier Boucotte est aussi né du désengorgement de Santhiaba. De même que les quartiers de Kandé et Léona. En revanche, les premiers Diolas à s'établir, vers 1900, à Ziguinchor sont ceux du Kassa (Diembéring, Cabrousse, Mlomp). Il s'agissait en général de braves dames qui servaient de main d'œuvre pour le débarquement des produits au port de Ziguinchor.

D'autres Diolas du Kalounaye sont venus pendant les années 30 pour créer des quartiers comme Djiringho au moment où, vers les années 1960, des Diolas du Blouf ont débarqué pour créer le quartier de Lyndiane.

Les Mandingues et les Peulhs ont créé le quartier de Peyrissac. Cette bande de terre était à l'époque un parc forestier géré par la maison de commerce qui a donné son nom au quartier. Quant aux Balantes, ils sont venus dans les années 20 pour s'établir à Santhiaba et à Boucotte. Les Mancagnes, eux, ont d'abord occupé le quartier de Kenya. Les Soninkés sont venus de l'Est du Sénégal mais aussi de la Mauritanie. C'est le cas de la famille Touré d'où est issu le mythique groupe Touré Kunda.

Les Sénégalais d'origine libanaise sont venus dans la ville après la guerre de 1914-1918. Juste après les indépendances, l'Etat du Sénégal a veillé à la création des Hlm Néma. Ibrahima Gassama, directeur de la radio Zig Fm, est d'avis que l'évolution ethnico-spatiale de la ville est assez intéressante. Même son de cloche chez l'anthropologue Yaya Mané qui insiste sur le fait qu'il existe un sentiment diffus selon lequel la ville n'appartient à personne, d'autant plus que les Baïnounks, réputés très accueillants, ont accepté tout le monde.

Ce qui explique ce brassage ethnique, sorte de métissage ou de melting-pot à l'américaine. Une situation qui est né des arrivées massives de migrants venus de

partout. Résultat : la ville se caractérise par un multilinguisme et une vie associative intense.

L'identité ethnique n'est pas une réalité à Ziguinchor. Ici, on constate plutôt une identité de quartier, à en croire l'opérateur économique Samba Gakou, par ailleurs 5ème adjoint au maire de la commune. Le Ziguinchorois typique est par nature polyglotte. Il peut parler à la fois créole, wolof, mandingue, diola, peulh...

DES EMPREINTES PORTUGAISES INDÉLÉBILES

Ziguinchor est aussi une ville très tolérante, car il arrive que certains musulmans participent au catéchisme et les chrétiens ne rechignent pas à participer activement aux cérémonies religieuses de leurs frères musulmans.

« Dans la plupart des familles ziguinchoroises de souche, on retrouve à la fois une branche musulmane et une autre chrétienne », révèle Ousmane sonko, un sage trouvé à la mythique place Jean Paul ii de la ville.

Ce métissage à la ziguinchoroise se reflète à travers la diversité des origines des cinq maires qui ont jusque-là dirigé la commune. Il s'agit de Jules Charles Bernard, Antoine Etienne Carvalho, Mamadou Abdoulaye Sy, Robert Sagna et Abdoulaye Baldé.

Ziguinchor, ville cosmopolite ou ville métisse. C'est selon. Ce n'est point un doux euphémisme tant le passage des Portugais a laissé des empreintes jusque-là indélébiles. Ce cosmopolitisme prend d'abord sa source dans cette présence portugaise qui s'est manifestée par un métissage biologique et culturel. Pour mieux ancrer leur présence, les Portugais ont opté pour des rapports matrimoniaux, selon Nouha Cissé.

C'est ainsi qu'ils vont d'abord procéder à des unions mixtes avec les populations autochtones : les Baïnouns. Ce métissage biologique se traduira alors par un métissage culturel, notamment linguistique avec l'usage du créole portugais, un des particularismes de la capitale casamançaise. Ce créole se nourrit d'emprunts réciproques de vocables autochtones et de portugais malmené (voir le texte sur l'usage du créole à Ziguinchor).

Le métissage biologique suscité par les Portugais est aussi à l'origine de la survivance de patronymes comme les Carvalho, Nunez, Mendez, Tavares, Mendoza, Dacosta, Da souza, Dacunha, Barboza, Rodriguez, Gomez, Gomis, etc.

Des noms typiques de familles ziguinchoroises issues de ce métissage. Encore faudrait-il rappeler que, du temps de la domination portugaise, le premier quartier identifié dans la ville était celui de Boudody, sur les berges du fleuve Casamance. L'Anthropologue Yaya Mané rappelle que celui qu'on appelait le Préside de

Ziguinchor dépendait de la ville bissau-guinéenne de Cacheu où résidait à l'époque le gouverneur portugais.

Le Préside en question était donc le représentant du Portugal dans l'enclave de Ziguinchor. C'est un truisme de dire que ces Portugais ont laissé des empreintes indélébiles dans la ville. Dans les premiers quartiers de la cité, l'habitat est de style portugais avec notamment des maisons très résistantes fabriquées avec de la tuile. La spécificité de ce type d'habitat, c'est qu'il s'agit de grands espaces, et la maison est implantée au beau milieu de la cour. Cela permet à chaque famille de disposer ainsi d'un petit jardin potager aux alentours de la demeure. Ce que le Pr El Hadj Amadou Fall, inspecteur de l'enseignement, appelle le phénomène de la rurbanisation

A Ziguinchor, l'identification à un même substrat culturel s'est d'abord faite autour du créole. La langue créole est un pot-pourri de portugais malmené et d'emprunts réciproques de vocables autochtones. Bien avant les indépendances et juste après, c'était la langue usitée par le commun des Ziguinchorois de souche. D'éminentes sommités de la ville, connues sur le plan international, ont parlé ou parlent encore, avec beaucoup de plaisir, cette langue fédératrice.

LE CRÉOLE, UNE SURVIVANCE DU PASSAGE DES PORTUGAIS

Il s'agit notamment du Pr Assane seck, des footballeurs Jules François Bocandé, Bassirou Ndiaye, Ousmane Ndiaye « Complicé », des hommes de culture comme Sembène Ousmane, Ousmane Sow Huchard, du ministre Souleymane Jules Diop, de l'architecte Pierre Goudiaby Atépa, etc. C'est l'un des éléments du patrimoine immatériel légué par les Portugais. Il semble d'ailleurs que le Sénégal est le seul pays francophone où survit encore un créole à base lexicale portugaise.

A l'origine, c'était une langue portée par l'Eglise même si, aujourd'hui, le clergé local s'exprime en Français ou en Diola. Plusieurs témoignages de sages de la ville ont confirmé que, dans le contexte colonial, le créole était la langue des gens « civilisés », des gens racés qui en mettaient ainsi plein les oreilles aux indigènes. Entre les années 1950 et 1960, c'était la principale langue des jeunes ziguinchorois, loin devant le Français, confirme le Pr Nouha Cissé.

C'est une langue qui a beaucoup intéressé des chercheurs de tous bords. C'est le cas des Français Jean Louis Rouget, Nicolas Quinte et du sénégalais Jean Louis Biagui. Ils en sont arrivés à la conclusion selon laquelle ils sont préoccupés par la lente et lancinante disparition du créole de Ziguinchor. Un créole particulier, différent du créole Bissau-guinéen, d'après le Pr Eugène Tavares de l'université Assane Seck de la capitale du sud. Comme pour enfoncer le clou, l'inspecteur de l'enseignement El Hadj Amadou Fall confirme qu'il s'agit d'une langue en plein déclin, d'autant plus

que les locuteurs authentiques de cette langue se raréfient. L'opérateur économique samba Gakou, natif de santhiaba, confirme la nouvelle donne et évoque l'influence grandissante du Wolof.

Aujourd'hui, les quartiers Santhiaba, Boudody et une partie de Boucotte comptent, à ce jour, parmi les derniers bastions de la langue. En effet, quelques grandes familles conservatrices de ces quartiers tiennent encore à la survivance du créole.

D'autres linguistes estiment, pour leur part, que le créole de Ziguinchor ne disparaît pas, il se transforme plutôt. Mais le Pr Tavares est amer : « De nos jours, les jeunes ziguinchorois parlent un créole hybride qui n'est ni celui de la ville encore moins celui de la Guinée-Bissau ».

Pourtant, notre interlocuteur a constaté quelque part une revivification de la langue à travers les étudiants bissau-guinéens qui fréquentent, depuis quelques années, les établissements d'enseignement supérieur de la ville. Le créole a depuis longtemps constitué un pont entre les populations ziguinchoroises et bissau-guinéennes. Beaucoup de sages de la ville croient qu'il faut préserver cet acquis important pour maintenir cette dynamique transfrontalière.

Longue de 142 km, la route Ziguinchor-Bissau est aujourd'hui en très bon état. Auparavant, il fallait traverser deux ponts pour accéder à la capitale bissau-guinéenne. L'histoire retient aussi qu'Amilcar Cabral, père de la nation bissau-guinéenne, par ailleurs panafricaniste convaincu, faisait des descentes régulières à Ziguinchor entre 1973 et 1975. Il s'exprimait en créole pour échanger avec ses hôtes. Le créole est défini comme une langue fédératrice, de métissage et d'unité. Aujourd'hui, il représente le ciment de l'unité en Guinée-Bissau voisine.

DES POPULATIONS VIVANT EN SYMBIOSE AVEC LA NATURE

A Ziguinchor et ailleurs en verte Casamance, la notion d'environnement et de protection de l'environnement et du développement durable n'est point un vain mot. Ici, on respecte la nature, on la vénère même, car elle fait partie des cultures locales. C'est pourquoi à Ziguinchor, un militant de l'équilibre des écosystèmes comme Ali Haïdar a procédé à des activités de régénération de la mangrove avant d'initier les femmes aux techniques de collecte intelligente des huîtres.

Un exemple à méditer au moment où on parle de plus en plus de dérèglement climatique. L'hôtelier et président de la chambre de commerce de la capitale du sud, Pascal Ehemba, préfère, lui, développer le concept de Ziguinchor ville verte. « Ici, notre culture et nos traditions nous ont toujours enseigné de protéger la nature dans le cadre d'une gestion durable des ressources. C'est pourquoi des espèces marines rares comme les crevettes, les soles ou les huîtres subsistent encore. »

En Casamance, on interdit aux gens de consommer les huîtres pendant la saison des pluies, afin qu'on puisse assister à une régénération naturelle. Notre interlocuteur insiste aussi sur l'habitat en Casamance. « ICI, ON CONSTRUIT DE VERITABLES MAISONS, PAS DES HUTTES. LA CASE DIOLA CONSERVE LA FRAICHEUR EN PERIODE DE CHALEUR ET VICE-VERSA EN PERIODE DE FRAICHEUR ».

L'ingéniosité des fils du terroir est sans conteste. En matière agricole, les peuples du sud construisent des digues anti-sel à l'aide du « kadjandou », l'instrument qui sert à cultiver en pays Diola. Il s'agit d'une technique ancienne qui permet de retenir l'eau de pluie et de dessaler le sol. Le journaliste et directeur général de la radio Zig Fm, Ibrahima Gassama, abonde dans le même sens et fait remarquer qu'en Casamance, l'homme vit en parfaite cohésion avec la nature.

« Ici, les gens vivent dans de grandes concessions. C'est une société égalitaire dans laquelle on ne doit pas tenter de s'élever au-dessus des autres. Par exemple, il est interdit au Diola de se faire construire sa demeure. Il doit construire sa maison de ses propres mains, aidé en cela par ses proches. Mieux, le type d'habitat prévoit toujours un espace réservé à l'étranger dénommé Adiabourou ».

Mais la Casamance est actuellement gagnée par les changements climatiques. Témoin, le samedi 15 août 2015, Ziguinchor n'a recueilli que quelques traces de pluie. Or, la tradition voudrait bien que des averses se déversent sur la ville et aux alentours en cette date mythique, jour de l'Assomption, une fête célébrée avec joie et allégresse au sud du pays.

Un vieil habitant de Ziguinchor nous a révélé un brin provocateur : « Mon fils, il semble que les gens de Diatock qui célébraient le même jour l'ouverture du Boukout (initiation en pays diola) ont retenu la pluie pour ne pas gâcher leur fête. En tous les cas, la coupe abusive du bois a fini de défigurer la zone. Ce qui a fait dire à un spécialiste qu'à ce jour, le Kassa demeure le seul poumon vert de la région naturelle de Ziguinchor.

Par ailleurs, malgré les réquisitions de riz de l'administration coloniale pour inciter les populations à participer à l'effort de guerre, le riz n'a jamais été vendu. C'est parce que les peuples des RIVIERES DU SUD (DE LA SIERRA-LEONE A LA CASAMANCE) ont une civilisation du riz très ancienne, avec comme axe central les Diolas.

Les Chinois qui ont effectué un passage au sud du pays ont beaucoup appris, notamment en ce qui concerne les techniques de repiquage et de semis du riz dans les bas-fonds. Par contre, ces peuples ne sont pas de grands pêcheurs comme les Lébous. Ils ne pratiquent que la pêche de subsistance dans les marigots, préférant s'adonner à des activités comme la foresterie et la riziculture.

CONTRIBUTION 2) : ZIGUINCHOR, UNE VILLE CREOLE **BRASSAGES CULTURELS**

Mamadou Mané Historien | Publication 30/07/2013

<http://www.seneplus.com/article/ziguinchor-une-ville-creole>

(Correspondance particulière) - Historien, Mamadou Mané revisite le cosmopolitisme de Ziguinchor, une ville qui s'est construite autour d'un esprit d'entente, de solidarité, de fraternité et d'attachement. Il montre ainsi que les brassages culturels qui sont constitutifs de l'âme de Ziguinchor ne sont pas un phénomène récent, encore moins un mouvement passager et superficiel. Depuis ses origines baïnouns jusqu'à nos jours, en passant par l'ère portugaise et la période coloniale française, l'espace ziguinchorois s'est, au fil des siècles, révélé comme un carrefour de peuples et de cultures.

Les origines baïnouns

L'année 1645 qui vit les Portugais y installer leur premier comptoir de commerce de la région, est souvent évoquée pour situer les origines de Ziguinchor. Mais celles-ci sont beaucoup plus lointaines et remontent aux temps anciens où GOD les Baïnouns formaient le premier peuplement de la Casamance naturelle. Le fait nous est rapporté aussi bien par les traditions orales que par la plupart des sources écrites portugaises des XVe et XVIe siècles qui citent le sous-groupe baïnounk des Izguichos comme fondateur de la localité. D'où Izguichor qui signifie la terre des Izguichos en langue locale et dont Ziguinchor tira son nom. GOD Les mêmes sources parlent d'un autre sous-groupe du même peuple baïnounk, situé sur la moyenne vallée du fleuve Casamance et appelé Kassanga qui fonda le Kasa, le premier royaume de la région bien avant l'arrivée des Portugais au XVe siècle. Le souverain du Kasa portait le titre de Mansa (roi en mandingue), ce qui donna Kasamansa, d'où Casamance, terme générique pour désigner depuis lors l'ensemble de la région. Ainsi, contrairement à ce que rapportent certaines traditions, ce n'est Ni ne Casa di Mansa (la maison du Roi, en créole-portugais), ni Sinta bou Tiora (asseois-toi et pleure, toujours en créole-portugais) qui sont à l'origine des toponymes respectifs de Casamance et de Ziguinchor, même s'ils renvoient à la longue présence portugaise à Ziguinchor, de 1645 à 1886.

Les origines de la ville de Ziguinchor et de son nom sont, sans conteste, baïnouns. Au cours de cette étape marquée par la prépondérance baïnounk, GOD Ziguinchor faisait partie de l'espace politique du royaume du Kasa cité plus haut, dont un des souverains au XVIe siècle, du nom de Mansa Tamba, s'affirmait, à partir de sa capitale Birkama, comme un fervent partisan des relations commerciales avec les

Portugais qui sillonnaient une bonne partie du fleuve Casamance. Au moment de la chute du royaume en 1830 sous les coups de boutoir des Balantes, voisins méridionaux qui finirent par s'emparer de la capitale Birkama, surgit une légende au sujet d'un autre de ses souverains dont le règne ne nous est pas bien connu. Ce dernier, présenté comme un roi sanguinaire qui opprimait son peuple et lui faisait même subir des sacrifices humains, s'appelait Massogdi Biaye, plus connu sous le nom de Ghana Sira Banna. Il mourut assassiné, le peuple, persécuté, n'en pouvant plus, dit encore la légende, de sa tyrannie meurtrière. La disparition de Ghana Sira Banna ayant coïncidé avec le long processus de déclin de l'hégémonie des Baïnouns en Casamance, la même légende établit un lien entre les deux événements et parle d'une « malédiction » que ce roi aurait, avant de mourir, lancé contre son peuple afin que celui-ci ne puisse plus jamais retrouver sa puissance et son prestige d'antan pour s'être rendu coupable de régicide. Qu'en était-il en réalité ?

C'est là un point d'histoire et/ou de légende, toujours vivace dans la mémoire collective des Casamançais, que les recherches et les études actuelles sur le monde baïnouk n'ont pas encore élucidé. A cet égard, ce que la légende ne dit pas, c'est qu'au cours des siècles antérieurs, GOD notamment les XVIe et XVIIe, le Kasa, en plein apogée et à l'instar de l'empire du Kaabu, son puissant voisin mandingue, tenta l'unification politique des divers sous-groupes baïnouks aux fins de renforcer son autorité sur la majeure partie de l'espace casamançais. En effet, si au sein de tous les sous-groupes prévalait une réelle unité culturelle baïnouk, il n'en était pas de même au plan politique plutôt marqué par un morcellement de l'espace, avec une mosaïque de terroirs qui, pour la plupart, étaient jaloux de leur indépendance et opposés à toute construction étatique de type centralisateur et monarchique. Dans ces conditions, le processus d'unification politique ne pouvait que tourner court, contraignant le royaume du Kasa à se replier, à partir du XVIIIe siècle qui marque son long déclin, sur ses positions territoriales de base en Moyenne Casamance, autour de sa capitale Birkama, sur la rive gauche. Dès lors, s'enclencha à l'endroit du peuple baïnouk un processus qui allait le placer à la merci d'autres peuples qui, par vagues successives, s'étaient installés à demeure en Casamance bien des siècles avant l'arrivée des premiers navigateurs et marchands portugais.

Parmi ces **IMMIGRANTS**, il y eut d'abord les **DIOLAS**, localisés pour l'essentiel en Basse Casamance sur les deux rives du fleuve dont l'embouchure sur l'Océan atlantique leur servait d'horizon à l'ouest ; puis vinrent les Mandingues sur la rive droite de la Moyenne Casamance, en provenance du Kaabu au sud-est, tandis que les Balantes y occupaient les zones frontalières de la Guinée-Bissau actuelle au sud ; du côté de la Haute Casamance, qui abritait aussi d'anciens terroirs baïnouks, Peuls et Mandingues, venus du Kaabu, se mettaient en place. Ainsi, le monde baïnouk n'avait pu réaliser son unité politique sous la bannière du royaume du Kasa. Le voilà

fragilisé et même affaibli, sans un Etat fort pour contenir et maîtriser les flux migratoires de populations allogènes de plus en plus nombreuses, solidement établies un peu partout dans la région devenue un melting pot de peuples d'horizons divers. Ces derniers, en dépit des visées assimilationnistes et expansionnistes de certains d'entre eux, surent cohabiter avec les Baïnounks, intensifier les brassages et préparer le terrain au cosmopolitisme qui allait, des siècles plus tard, faire l'un des multiples charmes de Ziguinchor.

La présence portugaise

Comme indiqué plus haut, c'est en 1645 que date la création à Ziguinchor du premier comptoir commercial des Portugais en Casamance, région où pourtant leur présence remonte au milieu du XVe siècle, au moment où leurs navigateurs et, plus tard, leurs commerçants la parcouraient, à la recherche de la cire, de l'ivoire et des esclaves. A l'époque, le site de Ziguinchor leur était bien connu. Il servait de lieu passage pour leurs transactions commerciales dans l'arrière-pays et en Gambie au nord. D'autant que les Portugais s'étaient installés depuis déjà 1588 à Cacheu, localité qui, située au sud de Ziguinchor, était destinée à être, au siècle suivant, la première capitale de leur future colonie de Guinée-Bissau. Le principal obstacle des Portugais en Casamance était la basse vallée du fleuve qu'ils ne pouvaient pas remonter à partir de l'embouchure atlantique. En effet, les populations diolas y étaient hostiles à leur présence du fait, entre autres causes, de l'odieuse traite négrière qui, à la fin du XVIe siècle, en était déjà à ses ravages dans les pays guinéo-sénégalais (Sénégal, Gambie, Guinée-Bissau). Hostilité salutaire, pourrait-on dire ! Car elle peut expliquer pourquoi l'île de Karabane à l'embouchure du fleuve Casamance, au contraire de Gorée, sa voisine au nord, n'avait pu être érigée en entrepôt d'esclaves. Au reste, l'émergence de Karabane comme comptoir français n'allait intervenir que dans les premières décennies du XIXe siècle, après l'abolition de la traite des Noirs. Pour lever l'obstacle et implanter leur commerce, les Portugais firent appel au soutien du royaume du Kasa évoqué plus haut dont les souverains, rappelons-le, étaient, contrairement aux populations de la Basse Casamance, ouverts aux relations avec les Européens. Aussi, des guerres furent-elles menées par le Kasa pour venir à bout des résistances anti-portugaises. N'y étant pas parvenus après de multiples tentatives qui, toutes, échouèrent, le Kasa et les Portugais durent se résoudre à trouver une voie de contournement par Cacheu, via Ziguinchor par voie terrestre où les populations leur étaient beaucoup plus réceptives. De Ziguinchor, les Portugais remontaient le fleuve pour le sillonner dans sa moyenne et haute vallée où ils se sentaient davantage en sécurité, le Kasa, leur protecteur, y exerçant alors son autorité politique.

A partir du XVII^e siècle, le commerce portugais n'était plus hégémonique en Casamance. Il subissait en effet la concurrence de plus en plus serrée des marchands anglais, hollandais et surtout français qui, à leur tour, convoitaient les richesses de la région dont la position charnière entre le nord et sud de l'espace guinéo-sénégalais présentait à leurs yeux un intérêt stratégique et commercial évident. C'est dans ce contexte que le Français André Bruë, Directeur de la Compagnie du Sénégal basée à Saint-Louis, y mena une mission exploratoire qui lui fit découvrir la voie terrestre reliant Bintang en Gambie au nord à Cacheu au sud, via Ziguinchor. Voie parmi les plus importantes du commerce interrégional guinéo-sénégalais, jusqu'alors fréquentée seulement par les marchands africains et leurs partenaires portugais ; voie qui mettait aussi en valeur la position stratégique de Ziguinchor comme carrefour des circuits terrestres et fluviaux animant ce commerce interrégional. Grande découverte donc que cette voie terrestre pour le commerce français qui s'empessa de l'exploiter dans le cadre de sa stratégie d'expansion dans la région. Mais grosse préoccupation pour les Portugais qui y voyaient une sérieuse menace à leur présence en Casamance. D'où la consolidation de leur position à Cacheu où ils s'étaient repliés et qui, en 1641, devint, comme rapporté plus haut, leur premier et principal centre administratif en Guinée-Bissau ; d'où, quatre ans plus tard, à partir de Cacheu toujours qui en assurait la tutelle administrative, leur présence permanente et renforcée à Ziguinchor où, en plus d'un comptoir de commerce, ils construisirent un poste fortifié.

Voilà Ziguinchor sous influence portugaise, mais toujours attachée à ses origines baïnouks avec lesquelles les nouveaux immigrants allaient composer. Plusieurs faits, dont les traces sont visibles encore aujourd'hui, témoignent de la présence portugaise plus que bicentenaire à Ziguinchor et ses environs. Cacheu en était le foyer moteur où les marchands portugais avaient auparavant réussi à s'acclimater et à s'adapter durablement aux réalités socioculturelles locales. Il en résulta une descendance métisse à l'origine de communautés luso-africaines dont Ziguinchor était le plus important établissement en Casamance. **Et la langue qui en était issue, le créole-portugais, avait à l'époque atteint une expansion telle que, pendant des décennies, elle était en concurrence avec le mandingue comme langue véhiculaire des milieux commerciaux de la majeure partie de l'espace guinéo-sénégalais.** De fait, c'étaient les Luso-Africains, beaucoup plus que les Portugais de souche davantage occupés à la gestion administrative des localités placées sous leur tutelle, qui s'étaient affirmés comme les véritables vecteurs de l'influence culturelle portugaise en Casamance en général, à Ziguinchor en particulier.

Qu'en était-il des Luso-Africains partis de Cacheu pour Ziguinchor où, entre autres appellations, ils étaient désignés, comme leur langue, du terme de Créole-Portugais ? L'une des premières familles créole-portugaises à s'installer était celle des Carvalho

de Alvarenga. Elle y était devenue très influente grâce à l'appui des autorités portugaises de Cacheu qui l'avaient associée, non seulement à la gestion administrative, mais aussi aux activités commerciales de la localité. Et pour bien s'enraciner, les Carvalho de Alvarenga, ensemble avec les autres familles créole-portugaises, s'attachèrent l'hospitalité des Baïnouns dont l'ancienneté de la lusophilie fut pour beaucoup dans le rapprochement entre les deux communautés. Celles-ci finirent par nouer d'intenses brassages, **conférant à Ziguinchor son visage de ville créole qui lui était resté jusqu'aux années 1960**. Le fait portugais, notamment son versant créole, africanisé pourrait-on mieux dire, montre à quel point il est constitutif du moule culturel ayant servi de socle au cosmopolitisme de Ziguinchor où les autochtones baïnouns, sans trop perdre de leur identité, se virent, pour la première fois de leur histoire, entrer en contact durable avec des Européens et leurs descendants métis. Et c'était comme en prélude à l'arrivée d'autres peuples et cultures dont je parlerai plus loin.

Il y a ainsi un important patrimoine créole-portugais, porté par un substrat socioculturel baïnounk, que l'historiographie de la ville ne saurait occulter. Il rappelle certes un passé colonial. Mais notre mémoire collective se doit de l'assumer, ayant à le faire également pour la période coloniale française qui succéda à l'ère portugaise à Ziguinchor.

Car les peuples, n'ayant pas vocation à vivre en vase clos, surtout en nos terres guinéo-sénégalaises aux brassages culturels si dynamiques, doivent, pour commémorer utilement leur passé, savoir en reconnaître aussi bien les hauts que les bas, souvent faits de périodes d'apogée et de déclin, de permanences et de ruptures, de réussites et d'incidents de parcours, d'ombre et de lumière, et en tirer tous les enseignements. Là réside parfois leur grandeur ! Là réside toujours leur force pour relever les défis du présent et mieux se préparer à ceux du futur !

La période coloniale française

Voir la France s'installer durablement en Casamance et s'y rendre commercialement hégémonique était un des objectifs déclarés des milieux d'affaires français établis à Saint-Louis et à Gorée. Ceux-ci, attirés comme tout le monde par les richesses de la région, ambitionnaient, au cours de la deuxième moitié du XVII^e siècle, d'y éclipser les Portugais. D'où la mission exploratoire de la Compagnie du Sénégal que j'évoquais plus haut et qui marqua le départ d'une offensive commerciale des Français en Casamance. Mais n'ayant pas bénéficié de l'appui militaire et administratif attendu alors du Gouverneur du Sénégal, les commerçants français n'avaient pu venir à bout de leurs concurrents anglais, portugais et africains

(notamment les marchands mandingues) auxquels il disputait la maîtrise de l'espace économique de la région.

Il fallut attendre les premières décennies du XIXe siècle, au moment où la colonisation européenne, avec les conquêtes territoriales qu'elle impliquait, se préparait à s'exercer sur la quasi-totalité du continent africain, pour voir les autorités françaises de Saint-Louis consentir cette fois à apporter le soutien nécessaire à une plus forte présence en Casamance. Aussi, une autre mission exploratoire décidée, au nom du Gouverneur du Sénégal, par Dagorne, Commandant de Gorée, y fut-elle envoyée en 1837. Mission concluante pour les autorités françaises, puisque, la même année, non sans de farouches résistances opposées par les populations, furent érigés, avec la protection militaire requise, deux centres administratifs qui allaient compter parmi les places fortes du commerce français dans la région : l'île de Karabane sur l'embouchure du fleuve et Sédhiou avec son poste fortifié, en Moyenne Casamance, en amont du même fleuve. Ziguinchor, située entre les deux, était comme prise en tenaille, l'étau français se resserrant de plus en plus.

C'est dans ces circonstances qu'une figure créole-portugaise marquante de Cacheu, du nom de Honorio Pereira Barreto, entra en scène pour lutter contre toute mainmise française sur Ziguinchor où il disposait de solides attaches familiales. En effet, né à Cacheu en 1813, Honorio Pereira Barreto, de par sa mère originaire de Ziguinchor et appartenant à la famille des Carvalho de Alvarenga, symbolisait la communauté de destin des deux villes aux relations historiques anciennes. Après des études au Portugal et de retour dans sa ville natale à l'âge de 20 ans, il ne tarda pas en être nommé le premier Gouverneur issu de la communauté créole-portugaise du pays. Fort de tels atouts, il mena, pendant des années, des actions énergiques dans l'espoir de contrer l'influence commerciale française et de maintenir la ville natale de sa mère dans le giron portugais.

A cette fin, Honorio Pereira Barreto acheta, à ses propres frais, nombre de terres et de sites stratégiques dans Ziguinchor même, ainsi que dans ses environs sur les deux rives du fleuve et les immatricula au nom de l'État portugais ; il fit des tournées dans une bonne partie de la région pour convaincre les populations de tourner le dos au commerce français et de continuer à défendre les intérêts portugais ; il saisissait l'occasion pour, par une sorte de patriotisme de terroir, faire valoir sa qualité de fidju da terra (fils du pays en créole-portugais), expression passée à la postérité, notamment à Ziguinchor où elle est toujours en usage dans les milieux créolophones. Tout cela en vain, car peu avant sa mort survenue en 1859, lâché par son administration centrale à Lisbonne qui semblait se délester de Ziguinchor au profit de Cacheu, Honorio Pereira Barreto ne pouvait, malgré l'appui de la communauté créole-portugaise, que constater, amer et démoralisé, l'échec de son combat contre la pénétration française. L'hostilité du Gouverneur de Cacheu ainsi surmontée, les

Français se mirent, sans tarder, à tirer profit de leurs atouts commerciaux, parmi lesquels la variété et la qualité de leurs marchandises très prisées des populations et vendues, de surcroît, à des prix compétitifs par rapport à ceux de leurs concurrents portugais. Autre atout du commerce français et non des moindres : l'île de Karabane et Sédhiou où il était solidement établi. De sorte que dès 1874, s'installa à Ziguinchor le premier commerçant français, du nom de François Chambaz. Un contexte aussi favorable à ses intérêts commerciaux dans la région ne pouvait qu'inciter la France à entamer, une décennie plus tard, des négociations avec le Portugal pour l'acquisition de la ville créole. **En conséquence, par une convention de cession signée, le 12 mai 1886, entre Paris et Lisbonne, Ziguinchor passa sous tutelle coloniale française.**

Voyons à présent l'impact de la présence française sur la dynamique cosmopolite enclenchée à Ziguinchor depuis la période portugaise. La dynamique s'était amplifiée, enracinée et rendue irréversible sous les effets combinés de l'essor économique et de la croissance démographique de la ville. D'autant que les nouvelles autorités y voyaient un moyen d'accélérer le déclin de **la communauté créole-portugaise qui, bien des années après le changement de tutelle coloniale, continuait à s'opposer plus ou moins ouvertement à la présence française.** C'est ainsi que, pour répondre à la vocation de métropole régionale que lui destinaient les autorités coloniales au regard de sa position stratégique de **futur port fluvio-maritime** et de grand centre commercial, Ziguinchor devait changer de physionomie et ne plus rester le gros bourg qu'elle était jusqu'alors et qui s'étirait le long des berges du fleuve, sous-équipé et mal loti. D'où les aménagements mis en oeuvre pour en accélérer l'urbanisation. Celle-ci était devenue d'autant plus nécessaire et urgente que les Français avaient déjà pris la décision, en à peine une décennie de présence, de transférer de Sédhiou à Ziguinchor le chef-lieu de ce qu'ils appelaient le Cercle de Casamance englobant, au sein de la Colonie du Sénégal, l'ensemble de la région naturelle. Le transfert s'était fait progressivement, entre 1903, année où fut entamée la construction du premier bâtiment administratif de la ville (l'actuel siège du Conseil Régional), et 1909, année où le Commandant Supérieur du Cercle emménagea dans ses nouveaux locaux (l'actuel siège du Gouverneur de la région). Entre les deux dates, Ziguinchor fut érigée en Commune mixte en 1907 et eut sa Chambre de commerce l'année suivante. Des années auparavant, en 1892, la CFAO (Compagnie Française de l'Afrique Occidentale), une maison de commerce française de Marseille, parmi les plus importantes au Sénégal, s'installa dans la ville, suivie de Maurel et Prom, une maison de commerce de Bordeaux.

Tous ces faits témoignaient de l'essor économique de Ziguinchor où affluaient divers groupes ethniques de la région et d'ailleurs, à la recherche d'emplois salariés

et de nouveaux horizons, la ville coloniale s'offrant à eux comme un cadre de recomposition sociale rendant encore plus intenses et irréversibles les brassages. Les premiers aménagements eurent lieu dans les vieux quartiers de la communauté bainouk situés au bord du fleuve que les autorités déplacèrent un peu à l'intérieur des terres, sur les anciens sites de Boudody, de Kobitène et même de Djibélor un peu plus loin à l'ouest.

L'espace ainsi libre de toute habitation fut érigé en quartier des affaires, véritable centre administratif et commercial de la ville, communément appelé depuis lors l'Escale où, à la fois comme résidence et lieu de travail, vivaient en majorité les représentants français du commerce et de l'administration publique. **Quant aux auxiliaires africains de ces derniers, un nouveau quartier, loti en 1901 à l'est-sud-est de l'Escale, leur fut réservé qui prit le nom wolof de Santiaba.** Quelques années plus tard, dans le cadre de l'extension du périmètre d'habitation de la ville, c'était au tour d'un autre quartier de voir le jour sur un site au nom local de Boucotte.

On le voit, l'essor commercial de la ville avait entraîné sa croissance démographique. La population passa alors, en 1908, de cinq cents habitants, dont une cinquantaine d'Européens, à six mille en 1914, pour atteindre les dix mille habitants à la fin de la Première Guerre mondiale. Et pour y encourager l'arrivée de nouveaux habitants et la renforcer dans ses fonctions de métropole, l'administration française avait procédé au désenclavement de Ziguinchor par un nouveau réseau routier qui, complétant l'ancien réseau fluvial de la région, liait la ville, via Bignona et Marsassoum, à Sédhiou, l'ex-chef-lieu en Moyenne Casamance. Une route la liait aussi à Kamobeul, à l'ouest en Basse Casamance, en attendant son prolongement jusqu'à Oussouye, un autre poste fortifié des Français dans la zone de Karabane, à l'embouchure.

Aspects du cosmopolitisme de Ziguinchor

Alors que Santiaba était le quartier des populations venues du nord (Wolofs, Toucouleurs et Sérères principalement) et de leurs hôtes créole-portugais, le gros des habitants de Boucotte était originaire de la Casamance même, parmi lesquels Diolas, Mandingues, Balantes, Peuls de la Haute Casamance auxquels s'étaient joints Manjaks, Mancagnes, Papels venus de la Guinée-Bissau et Peuls en provenance du Fouta Djallon, en Guinée-Conakry. A Boucotte comme à Santiaba, et plus tard dans d'autres nouveaux quartiers, les populations vivaient leur diversité ethnique et linguistique avec entente et harmonie, enracinement et ouverture, faisant de Ziguinchor, encore aujourd'hui, une terre d'accueil et un haut lieu des convergences culturelles au sein de la nation sénégalaise. **Au point qu'à Santiaba, Catholiques et Musulmans se partageaient le même cimetière** qui existe de nos jours, illustrant

à merveille le sens de l'hospitalité ainsi que le cachet si particulier du cosmopolitisme ziguinchorois. C'est dire à quel point Ziguinchor, plus que la plupart de nos grands centres urbains, s'est, au fil du temps, affirmée comme un cadre convivial de brassages entre divers peuples et cultures tant du Sénégal que d'autres pays de la sous-région, notamment des pays limitrophes. On ne peut trouver meilleure symbiose culturelle !

Le Ziguinchorois en effet, c'est le citoyen qui a conscience d'être à la confluence de plusieurs cultures, parlant au moins deux des langues nationales du pays ; c'est celui qui a le pluralisme culturel chevillé au corps, tout en étant attaché à sa culture d'origine ; c'est celui pour qui le dialogue des cultures et des religions n'est pas qu'un slogan, mais bien une réalité vécue au quotidien et assumée, Musulmans, Chrétiens et Gens des religions traditionnelles devant et pouvant vivre leur foi en paix et en toute fraternité dans la cité. **En un mot, être Ziguinchorois, c'est incarner cette nation sénégalaise** qui ne cesse de se renforcer et de s'enrichir de ses diversités de tous ordres. De fait, c'est cet esprit ziguinchorois qui, vers la fin des années 1930, encouragea un groupe de jeunes casamançais, parmi lesquels Assane Seck, futur professeur d'université et Ministre d'Etat, à fonder une association judicieusement dénommée la Fraternelle, dont le cinquantenaire a été célébré en septembre 1989.

La naissance de la Fraternelle comme regroupement d'élèves et d'étudiants de toute provenance marqua alors un grand tournant dans l'évolution du mouvement associatif en Casamance. Car, dans son sillage, d'autres associations, telles que l'Amitié et la Stella, virent le jour à Ziguinchor, y menant, pendant les grandes vacances scolaires, des activités artistiques de revalorisation et de promotion du riche patrimoine culturel de la ville et sa région. Depuis, s'est établie une tradition d'animation culturelle qui a achevé de faire de Ziguinchor au cosmopolitisme si enraciné, si vivant; l'un des lieux de loisirs de vacances les plus courus de la jeunesse sénégalaise.

**CONTRIBUTION 3) DIVERSITE ET BRASSAGES
CULTURELS DANS L'ESPACE HISTORIQUE DE SEDHIOU
PAR L'HISTORIEN MAMADOU MANE**

http://www.scoopsdeziguinchor.com/article.php?id=1606&id_rubrique=

3

Après sa réflexion sur la culture et le Développement « Aspects de la question à Ziguinchor » qu'il avait partagés il y a quelques mois avec l'ASC Stella mais également avec les lecteurs de [GOD scoopsdeziguinchor.com](#), l'ex Secrétaire Général de la Commission Nationale pour la Francophonie (1993-2000) avec rang et appellation de Conseiller Technique à la Présidence de la République revient une nouvelle fois avec une autre réflexion en guise de contribution.

Mes premiers mots seront de remerciements et de félicitations au Pr Amadou Tidiane Bâ, Ministre de l'Enseignement Supérieur, des Universités, des Centres Universitaires Régionaux et de la Recherche Scientifique, qui nous reçoit ici en sa qualité de Maire de la ville et d'initiateur du Festival des Rythmes, Chants et Danses traditionnels de Sédhiou, ce grand événement culturel auquel il a bien voulu nous convier et qui, trois jours durant, révélera, à notre joie à tous, les mille et une facettes du riche patrimoine artistique de la Moyenne Casamance. J'associe à ces remerciements toute l'équipe municipale dont l'engagement a rendu possible la tenue du Festival, sans oublier les membres du Comité d'Organisation qui, par leur détermination et leur enthousiasme, ont su conférer à l'événement son cachet populaire, les populations de Sédhiou s'étant massivement mobilisées à cet effet.

Ce faisant, par rapport aux Journées Culturelles de la fin des années 1980 jusqu'au milieu des années 1990 qui avaient contribué à la renommée de la ville, l'on peut considérer que, avec cette première édition du Festival, c'est le changement dans la continuité qui s'opère si harmonieusement. Continuité ? Oui, car il s'agit toujours de valorisation et de promotion des arts et traditions populaires de Sédhiou et de sa région. Changement ? A coup sûr également, parce que l'accent n'est plus seulement mis sur la culture mandingue, certes

prépondérante dans la région, mais aussi et surtout sur la diversité et les brassages qui, de tout temps, ont façonné les relations entre la mosaïque de peuples ayant très tôt su faire de l'espace historique de Sédhiou à la fois un carrefour et un creuset culturels. C'est dire la joie et la fierté que j'éprouve de faire cet exposé sur la diversité et les brassages que celle-ci a engendrés au fil des siècles, ce qui continue de faire de Sédhiou, encore aujourd'hui, un des hauts lieux des convergences culturelles entre les divers groupes ethniques du Sénégal.

A propos justement de diversité et de brassages, permettez que j'évoque la situation de ma propre famille : ma mère est née ici à Sédhiou, de mère mandingue ; son grand-père paternel était bambara, originaire des confins du Mali et de la Guinée-Conakry d'où, au milieu du XIX^e siècle, il partit pour de longues pérégrinations qui eurent leur terminus en Casamance, plus précisément à Sédhiou où il s'installa définitivement. Quant à mon père, le Balante qu'il était vit le jour non loin de Sédhiou, sur l'autre rive, à Simbandi-Brassou, ancien chef-lieu de canton du temps de la colonisation française ; tout jeune, il traversa le fleuve pour rejoindre Sédhiou où il trouva, au milieu des années 1930, son premier travail comme employé à la Compagnie Française de l'Afrique Occidentale (CFAO), une des nombreuses maisons de commerce que la France avait déployées dans ses colonies en Afrique de l'Ouest ; de Sédhiou, il fut affecté à Ziguinchor où il fit souche ; il y rencontra sa Sédhioise de femme, ma mère, qui, jusqu'à ma naissance, perdait tous ses enfants en bas âge ; pour y remédier, elle choisit le Kagnalène, ce culte diola de la fécondité, également connu chez les Mandingues sous le nom de Dimbaya. C'est dans ces conditions, grâce, dit-on, au Kagnalène diola que, au contraire de mes aînés, je survécus à ma petite enfance. Me voilà donc au point de confluence des cultures mandingue, balante et diola dans lesquelles je baigne depuis mon enfance.

Si j'ai ainsi fait état de ces aspects de mon histoire familiale, c'est moins pour en faire l'étalage que pour apporter une illustration concrète de la manière dont les relations interethniques se sont nouées en Casamance, à Sédhiou plus particulièrement, ce que j'ai dit de ma famille pouvant être dit de la plupart des familles sédhioises où continuent de prévaloir, avec bonheur, la diversité, les brassages et les convergences ethnoculturels.

Parler de diversité et de brassages est donc plus que pertinent à Sédhiou où ces notions sont, de longue date, vécues comme une réalité historique profonde. Et pourtant au départ, que de heurts, de rivalités, de choc des civilisations pour parler comme l'autre, de conflits par moments armés entre ces divers peuples, comme s'ils s'appliquaient l'adage latin : « qui veut la paix prépare la guerre » ! Et c'était d'abord avec les autochtones GOD Bainouks, considérés d'ailleurs comme le premier peuplement de la Casamance, que les envahisseurs mandingues eurent maille à partir, l'intention de ces derniers, des guerriers à la recherche d'espaces à conquérir, étant d'assimiler les Bainouks ou, à défaut, de les marginaliser en les spoliant de leurs terres.

Signalons, à cet égard, que les Mandingues en Casamance ont deux provenances : la plus ancienne est le Kaabu ou Gabu, empire réputé pour la bravoure militaire de sa classe régnante à la tête de laquelle se trouvaient les Nianthios et les Korings qui, à partir de leur capitale Kansala, à l'Est de l'actuelle Guinée-Bissau, s'étaient imposés à pratiquement tous les peuples guinéo-sénégalais du XVI^e au XIX^e siècles ; la deuxième vague d'immigrants mandingues avait pour provenance le Haut-Sénégal-Niger GOD et était, pour l'essentiel, composée de Musulmans, contrairement à la vague venue du Kaabu des Nianthios qui, elle, était composée d'adeptes de la religion traditionnelle, dite animiste. La vague mandingue musulmane datait de la fin du XVII^e siècle et du début du XVIII^e. Elle était animée par des éléments d'ethnie saracolé et diakhanké qui allaient jouer un rôle déterminant dans l'islamisation des populations de la région. Une islamisation qui, jusqu'à l'avènement, vers la fin du XIX^e siècle, de Fodé Kaba Doumbouya et de Sunkari Yiri Kamara, deux grands marabouts-résistants à la colonisation française, avait un caractère pacifique, les marabouts mandingues, saracolés et diakhanké s'y étant bien pris pour gagner progressivement à leur cause religieuse des populations dont l'adhésion se faisait sans contrainte. Le point de départ de cette islamisation fut le Pakao, terme générique pour désigner aujourd'hui l'ensemble de l'espace sédhiois, mais qui, historiquement parlant, se réduit à une bande de terre s'étendant des villages de Carrefour Ndiaye et de Ndiama jusqu'aux confins de Dianaba, en passant par Oudoucar, Sakar, Mankonon, Soumboundou et autres. Du Pakao, le prosélytisme musulman mandingue atteignit le Boudié où se trouve Sédhiou, le Souna avec Karantaba, le Balmadou, le Diassine avec Marsassoum, le Sonkodou avec Diaroumé, autant d'anciens terroirs bainouks de la Moyenne Casamance, aujourd'hui mandinguisés.

Quant aux terroirs balantes situés sur la rive sud de la Moyenne Casamance, il fallut attendre l'épopée du marabout mandingue Sunkari Yiri Kamara, GOD à partir du Boudié, pour que fût tentée, en vain, leur islamisation. Au contraire de ses devanciers, Sunkari Yiri avait opté pour la manière forte pour convertir les Balantes. Ce qui entraîna une période de guerres entre Mandingues musulmans et Balantes animistes, ces derniers, non réceptifs à l'époque à l'Islam, ayant opposé de vives résistances populaires à l'islamisation forcée, avec même des incursions jusqu'au cœur du Boudié où ils eurent à défaire des troupes de l'armée mandingue. Il en était de même des populations diolas du Fogny dont des parties débordent sur la Moyenne Casamance et donc sur l'espace historique de Sédhiou. C'est dire que GOD les Diolas étaient présents en Moyenne Casamance où ils cohabitaient pacifiquement avec les Baïnouns et plus tard avec les Mandingues. Et tant que les Mandingues n'essayaient pas de convertir de force à l'Islam les Diolas du Fogny, les relations entre ces deux peuples restaient pacifiques et harmonieuses. Il y eut d'ailleurs au Fogny d'intenses brassages entre Diolas et Mandingues, comme c'est encore le cas de nos jours. Les hostilités entre Diolas et Mandingues allaient naître, entre autres causes, du projet de GOD Fodé Kaba qui, sentant l'imminence de la conquête coloniale française, ambitionnait, pour, pensait-il, mieux y faire face, de se tailler un Etat musulman en Moyenne Casamance. Projet pour lequel il avait le soutien de son coreligionnaire Sunkari Yiri du Boudié mais qui, aux yeux des populations diolas hostiles à l'époque à l'Islam comme l'étaient aussi les Balantes, était une menace à leur existence en tant que peuple attaché à ses valeurs et à sa personnalité historique. De ce conflit entre les armées de Fodé Kaba et celles du Fogny, émergea une figure historique diola, GOD Ahoune Sané, héros de la lutte contre l'invasion mandingue musulmane. Que dire du Fouladou, espace habité par les Peuls, dont une partie au nord du Pakao historique fait partie de la Moyenne Casamance ? En effet, les Peuls eurent, à leur tour, à coexister avec les peuples de la région, même si, dans leur grande majorité, ils étaient à l'époque établis au Kaabu, vivant sous la tutelle des Mandingues dont ils allaient, dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, se débarrasser du joug multiséculaire, sous la direction de Molo Eggué, plus connu, depuis sa conversion à l'Islam, sous le nom d'Alfa Molo. Ce dernier, père de Moussa Molo, est ainsi entré dans l'histoire en tant que libérateur de son peuple et contribua ainsi, en soutien à ses congénères et coreligionnaires du Fouta Djallon, à la chute, vers 1865, de Kansala, la célèbre capitale de Dianké Wali, dernier souverain du Kaabu des Nianthios animistes. Pour plus de détails sur certains aspects de l'histoire du

Fouladou, je vous renvoie à la thèse de doctorat en histoire, récemment soutenue avec brio par Mouhamadou Moustapha Sow, journaliste et Conseiller en communication du Ministre Amadou Tidiane Bâ, thèse intitulée « Mutations politiques et sociales au Fuladu : la chefferie locale à l'épreuve du pouvoir colonial, 1867-1958 ».

De tout ce qui vient d'être évoqué sur les relations entre les peuples de la région de Sédhiou, il apparaît qu'il y eut des hauts et des bas selon les époques, les causes des conflits armés étant plutôt d'ordre religieux (Islam contre religions traditionnelles) et rarement d'ordre ethnique. C'est la preuve que le facteur religieux n'eut pas de conséquences fâcheuses sur la permanence des brassages interethniques, encore constatables de nos jours entre Baïnounks, Balantes, Diolas, Mandingues, Peuls et tant d'autres groupes ethniques de l'espace sédhiois. D'autant que les conflits religieux allaient perdre beaucoup de leur intensité et de leur fréquence quand, vers la fin du XIX^e siècle, s'annonça à tous les peuples de la région la pénétration coloniale française, devenue l'ennemi commun à combattre pour la défense de la terre des ancêtres.

Et à défaut d'un front uni contre l'envahisseur européen, les peuples de la Moyenne Casamance surent taire leurs divergences et leurs querelles intestines, ce qui permettait à chacun d'eux de tenter de préserver l'intégrité de son terroir. Mais, menées en ordre dispersé, les résistances ne purent tenir face à la puissance militaire de l'envahisseur français, ce qui coûta cher à nos peuples, finalement vaincus et mis sous domination coloniale, avec Sédhiou, avant Ziguinchor, comme premier chef-lieu, dans les années 1890, de la Casamance naturelle, composante de la colonie française du Sénégal. **GOD** Pourtant, cette unite dont le besoin se faisait sentir chez tous, Fode Kaba et Sunkari Yiri, comme indiqué plus haut, la tenterent par tous les moyens. ils auraient pu la realiser s'ils ne l'avaient un peu trop placée sous la banniere d'un islam arme et impose de force qui tranchait nettement avec la tradition de proselytisme pacifique initiee, plus d'un siecle auparavant, par les marabouts du Pakao historique.

notons que dans ce contexte de conquête coloniale, la localité de sédhiou était devenue, depuis les années 1850, non seulement un important comptoir pour le commerce français en Casamance, à la suite de l'île de Karabane située sur l'embouchure du fleuve, mais aussi le principal point d'appui de la France pour la conquête et la colonisation du Fouladou voisin. C'était d'ailleurs dans ces

circonstances que survint le conflit armé entre Fodé Kaba et Moussa Molo, épisode que nous ne pourrions développer ici, pour ne pas sortir de notre sujet. Au terme de cet exposé qui a tenté de mettre l'accent sur les fondements historiques de la diversité, des brassages et des convergences culturelles au sein de Sédhiou et de sa région, l'on se rend compte de l'ancienneté du processus, ainsi que de son intensité. Car la Moyenne Casamance, dont Sédhiou est un des principaux centres historiques, a toujours été un espace ouvert, avec ses principales ethnies que sont, par ordre alphabétique, les Balantes, les Diolas, les Mandingues, auxquels se sont joints d'autres groupes ethniques tels que les Mancagnes, les Manjacks, les Peuls qui, bien que minoritaires dans l'espace sédhiois, ont su se faire accepter des autres et apporter ainsi leur contribution à l'émergence de la personnalité historique de Sédhiou.

C'est cette réalité historique, encore à l'œuvre dans les dynamiques socioculturelles au sein de la région, que cette première édition du Festival de Sédhiou a voulu, à juste titre, à la fois réhabiliter, magnifier et promouvoir. BALENBUGUEUR, comme pour dire Balafon, Lenjeng, Bugueur ! Quelle magnifique appellation ainsi donnée au Festival et surtout, quel judicieux raccourci pour aller au cœur de la diversité et des convergences culturelles au sein de l'espace historique sédhiois !

Auteur : La Rédaction Date de publication : GOD 2012-03-27 13 :11:08